

Quatorze auteurs prometteurs réunis à Charmey par le PIJA

Depuis 1994, les Editions de L'Hèbe, à Charmey, organisent le **Prix interrégional des jeunes auteurs**. Les quatorze lauréats du palmarès 2019 ont vécu un week-end en commun. Rencontre.

JEAN GODEL

ÉCRITURE. «Chaque année je suis ébahi par la qualité littéraire des textes. Ces jeunes ont de belles personnalités.» Directeur des Editions de L'Hèbe, à Charmey, Jean-Philippe Ayer les aime, ses lauréats du PIJA 2019, le Prix interrégional jeunes auteurs qu'il préside. La cérémonie de remise des prix s'est déroulée jeudi dernier à l'Hôtel Cailler, à Charmey. Les lauréats ont ensuite vécu un week-end ensemble, entre escapades et ateliers d'écriture.

Depuis 1994, le PIJA compte plus de 20 000 participants. Cette année, ils étaient 350 issus de 27 pays du monde entier. Le prix compte deux catégories: français langue maternelle et français langue apprise. Il s'adresse à des auteurs âgés de 15 à 20 ans. Anonymes, leurs textes de moins de 30 000 signes doivent être en prose.

Les quatorze contributions du palmarès, rendu par un jury de six membres, viennent de sortir de presse aux Editions de L'Hèbe. Une deuxième paru-

tion sous-titrée *Anthologie suisse* met, elle, en évidence des textes d'auteurs romands remarquables par le jury.

«Le PIJA est un prix d'encouragement. Pour ces jeunes, il est comme une mise à l'étrier, compare Jean-Philippe Ayer. Notre espoir est qu'ils poursuivent dans l'écriture. Car, à leur âge, ils sont souvent happés par le contexte familial ou scolaire. Avoir un talent artistique n'est alors pas simple.»

Une génération d'auteurs

Le PIJA a déjà favorisé l'éclosion de toute une génération d'auteurs. Jean-Philippe Ayer pense à Agnès Walpen, lauréate en 2015 et dont L'Hèbe publiera bientôt le premier roman. Au Belge Nicolas Ancion, qui vit désormais de sa plume. A Isabelle Flückiger, Bruno Pellegrino et même à un certain Joël Dicker, au palmarès du PIJA 2005. Des écrivains auxquels s'intéressent non seulement L'Hèbe, qui publie souvent leur premier livre, mais aussi les autres éditeurs romands, parfois suivis par les



Ce week-end à Charmey, les quatorze lauréats ont joué (un peu) aux touristes, mais surtout participé à un atelier d'écriture qui pourrait bien donner lieu à une nouvelle collective. PHOTOS ANTOINE VULLIQUOD

grandes maisons françaises.

Ce week-end, les quatorze auteurs réunis à Charmey ont participé à un atelier d'écriture

qui pourrait déboucher sur une nouvelle collective. «Cet atelier, que nous organisons pour la troisième année, les sort de

la solitude de l'écriture», explique Jean-Philippe Ayer. Un suivi crucial, estime l'éditeur. «Car il y a là des graines d'écri-

vain, j'en suis persuadé. Rendez-vous dans dix ans!» ■

Palmarès sur www.pija.ch



ZOÉ BORBÉLY
Berne, 18 ans, premier prix ex aequo dans la catégorie «langue maternelle» avec *Traits*

Un travail, et même exigeant

La jeune femme est étudiante à l'Institut littéraire suisse de Bienne. Son texte *Traits* constitue son projet de semestre. «J'ai toujours écrit un peu, mais là, c'est devenu plus concret...» Habituellement adepte de l'autofiction, Zoé Borbély s'est inspirée ici de la vie d'un vieil homme. «Même si j'ai fini par parler de moi... Car je vivais seule dans un appartement. Parler de la solitude m'est donc venu naturellement.» Ce qui l'a inspirée n'est donc pas l'inquiétude du vieillard d'être en bonne santé, mais sa propre solitude. «Un deuxième point qui m'importait était d'insuffler de la poésie dans le banal, une poésie de la répétition. Par exemple, mon personnage prend toujours son café avec un yaourt. En variant les regards, on s'ennuie moins.» La lauréate aimerait faire de l'écriture sa profession. «Mais ce n'est pas évident, car on ne nous en parle jamais comme d'un métier. Pourtant, c'est un travail, et même exigeant... Cela me touche donc beaucoup d'avoir été lue par des gens issus du monde de l'écriture qui ont retenu quelque chose de positif de mon texte.» JnG



ANAÏS VIRANYI
Genève, 20 ans, premier prix ex aequo dans la catégorie «langue maternelle» avec *Six pieds sur terre*

De la poésie dans la vie

Étudiante à l'Université de Genève en archéologie préhistorique et en histoire de l'art, Anaïs Viranyi est venue à l'écriture sur le tard. Même si elle a eu sa carte de lectrice à la bibliothèque avant même de marcher. «Celles de mes parents étaient toujours pleines, alors ils m'en ont fait une. Et j'ai fini par l'utiliser. J'ai alors lu des livres par kilos!» Adolescente, elle se rêvait auteure sans savoir si elle avait un quelconque talent. «C'est le PIJA qui m'a aidée à travailler l'écriture, à aboutir à un résultat fini.» Son texte reflète sa philosophie de vie, son ras-le-bol du monde moderne et de l'absence de sens: «C'est un voyage initiatique, la recherche d'une vie plus naturelle. Mais cela reste un monde fictif, car j'y mets de la poésie, à la limite de la magie. L'écriture est pour moi le moyen d'insuffler de la poésie, de la beauté dans la vie.» Par deux fois déjà dans le palmarès avant ce premier prix, elle goûte ce week-end en commun: «Car même si elle se vit dans la solitude, l'écriture se partage aussi, elle n'est pas un acte secret.» JnG



MAICOL NEVES LEAL
Genève, 19 ans, premier prix dans la catégorie «langue apprise» avec *Libertés*

L'ennui, source d'inspiration

Sa première langue est celle de ses parents, le portugais. «A l'école, quand on me parlait en français, je pensais qu'on me mentait, car la vérité était en portugais.» L'écriture est née d'une rencontre avec quelqu'un qui lisait beaucoup. «Je lui ai alors écrit des lettres, avec des histoires fictives. *Libertés* était ma deuxième lettre.» Pour Maicol, l'écriture n'est pas un besoin, mais elle aide à vivre, à trouver du sens. «Je fais aussi du chant lyrique, mais je préfère ma voix écrite...» Au cœur de son texte: l'ennui, qui le dévore. «J'écris pour ne pas m'ennuyer.» C'est l'ennui qui le pousse à arrêter le collège en dernière année, «par manque de sens». Puis un an de travail à la chaîne, dans une usine, le sauve: «Les tâches répétitives m'ont aidé à échapper à l'ennui, elles occupaient mon corps tandis que mon esprit était libre. J'écoutais les *Impromptus* de Schubert ou les conférences de Michel Onfray.» Se voit-il écrivain? «Evidemment, j'écrirai. Mais je garde les pieds sur terre. L'enseignement m'intéresse aussi – pauvres élèves! Mais pas à 100%, car il me faut ma dose d'ennui.» JnG



MAGDALEE BRUNACHE
Haïti, 19 ans, troisième prix dans la catégorie «langue apprise» pour *Le cercueil*

La littérature? Une bouée...

Elle vit à Taïwan où elle étudie l'agro-industrie. Sa première langue est le créole. L'écriture, elle y est venue en plein enfer, après le séisme de 2010 quand, avec des milliers d'autres, elle vit des semaines dans la rue, sans plus d'école. «C'est là que j'ai commencé à écrire. Puis, de retour à l'école, un professeur m'a encouragée. J'écris en français, car j'y suis plus à l'aise pour exprimer mes émotions.» A 13 ans, elle dévalise les deux bibliothèques publiques de Port-au-Prince. «Chez nous, l'école encourage la littérature, elle organise des concours de poésie. Haïti a de bons écrivains.» Son texte s'inspire du folklore haïtien. Il évoque la perte de la magie qu'entraîne la sortie de l'enfance: «En grandissant, tout s'explique, et c'est un peu triste. Je continuerai à explorer ce thème de la peur de grandir.» Pour elle, la littérature n'est pas un luxe, surtout pas en Haïti: «Elle est aussi importante que l'agro-industrie. Elle canalise tant de choses, c'est si compliqué, la vie en Haïti. La littérature peut être une bouée, une fenêtre ouverte hors de mon quartier, hors de ma vie.» JnG



MORGANE CHÊNE
Bulle, 20 ans, *Trois huitièmes de liberté*, publié dans le recueil du PIJA 2019

L'écriture comme introspection

La littérature, elle y est venue avec Boris Vian: «Je lis depuis toute jeune, mais *L'Ecume des jours* m'a marquée. Le cynisme de Vian, son ironie, son style imagé. Je regrette d'avoir découvert sa poésie si tard.» Elle s'est ouverte aussi à d'autres univers, romans graphiques et littérature philosophique compris. Morgane Chêne ne s'explique pas vraiment son passage à l'écriture: «J'écrivais des bégaiements de poèmes, mais ce n'était pas fructueux. Autour de moi, plusieurs amis écrivent, on se lit parfois entre nous. Et puis il y a eu le PIJA.» Elle en est à sa quatrième participation. «Oui, l'écriture jouera un rôle central dans ma vie.» Son texte est un récit de voyage, huit mois entre l'Amérique latine et l'Asie durant une année sabbatique – d'où le titre. Une envie de partir, de profiter de sa liberté, de saisir sa chance. Et, au retour, de mettre des mots sur ce vécu pour mieux l'analyser et le connaître. Mieux se connaître. «Ce voyage, je n'y avais pas forcément réfléchi. Mais poser des mots dessus s'est finalement transformé en introspection.» Une introspection inspirée par Boris Vian. JnG